4e ANNÉE, N° 177. — DIMANCHE, 29 JUILLET 1849.

ON S'ABONNE:

A CONSTANTINOPLE, au Bureau du Journal, *A Galata*.

HORS DES VILLES DU LEVANT, l'Agence des Paquebots français.

A MALTE, chez *M. G. Muir*, libraire.

A MARSEILLE, chez *M. veuve Camoin et Cie*.

A LONDRES, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

CONSTANTINOPLE..... un an, 8 colonnes 6 mois, 4 »

PROVINCES ET ETRANGER un an, 9 » 6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres de G.-6.

La 3e ligne et après les 5, 9, 14, 19, 24, 28 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 29 Juillet.

AGRICULTURE

ET EXAMENS A L'INSTITUT AGRICOLE DE SAN-STEFANO.

Nous l'avons dit cent fois, et nous ne cesserons pas de le répéter : la Turquie est un pays essentiellement agricole, et se prête admirablement à tous les genres de culture. Il y a quelque temps, nous avons comparé, sous ce rapport, l'Empire Ottoman et les Etats-Unis d'Amérique dont le sol est si riche et si bien cultivé, et il est résulté de cette comparaison que, dès qu'on le voudra, les productions agricoles de la Turquie ne seront ni moins abondantes, ni moins belles, ni moins variées que celles de la République transatlantique. Il est très peu de pays qui puissent lui être assimilés par la réunion des avantages que lui procurent la différence de ses climats et l'étendue de son territoire, que sa configuration et sa distribution physique, ses grands abris, et la grande variété d'exposition, qui en résultent, rendent éminemment propre à produire la plus grande richesse territoriale.

Nous croyons peu aux sciences infuses, et nous ne sachions pas qu'on naisse agriculteur non plus que médecin. On devient l'un et l'autre par les études et le travail. Et cependant, il y a bien peu d'années qu'on a songé à établir, même dans les pays les plus avancés en civilisation, des écoles d'agriculture. Les plus célèbres en France sont celles de Grignon et de Roville : elles ne comptent pas plus d'un quart de siècle. Chose étrange, ou pour mieux dire, inconcevable ; toutes les connaissances humaines avaient des écoles; l'agriculture n'en avait pas. La routine seule constituait l'art agricole : aussi la nourrice des états était tenue très peu en honneur. Qui donc faisait cas d'un *paysan*, l'homme cependant le plus utile à la société !

C'était là assurément une grande aberration, et pour en avoir une idée exacte, il n'y a qu'à faire l'énumération d's connaissances qui composent, dans les écoles d'Europe, le programme des cours agricoles, qui durent deux ans. La première année, on y enseigne les mathématiques élémentaires et leur application à l'agriculture et à l'arpentage, au lever des plans et aux nivellements;— la topographie, le nivellement et le dessin graphique;— la physique et la chimie élémentaire d'application; la botanique élémentaire et la physiologie végétale avec leur application à la culture et aux plantations; — les principes généraux de l'art vétérinaire; — les principes raisonnés de la culture et du service des fermes;— les principes d'économie rurale appliqués à l'emploi des capitaux et à l'administration intérieure des fermes; — la comptabilité en partie double.

La seconde année, on y enseigne les principes de culture dans leurs applications spéciales à l'art de produire et à l'emploi des produits; — les mathématiques appliquées à la mécanique et à l'hydraulique, et les élémens d'astronomie; — la physique et la chimie appliquées aux analyses des terres, des engrais, etc., aux distillations et à l'emploi économique de la chaleur ;— la minéralogie et la géologie appliquées aux exploitations de diverses substances fossiles, aux sondages et aux recherches des eaux souterraines;—l'horticulture du potager et du verger, l'art forestier et la connaissance des insectes utiles et nuisibles; — l'architecture rurale dans ses applications aux constructions des bâtimens, aux devis et dessins des plans, à la fabrication des chaux, mortiers, ciments, bétons et bitumes, et leur emploi; — la législation relative aux propriétés rurales; — les principes d'hygiène pour les hommes et pour les animaux.

Par cette nomenclature, on voit que de nos jours, un bon agriculteur est en quelque sorte un savant, tandis qu'auparavant ce n'était qu'un ignare routinier; aussi la terre, qui aime les prévenances, lui en tient-elle compte en doublant et quadruplant ses produits.

Et la science qu'on puise dans les écoles ne suffit pas à la prospérité de l'agriculture, cette grande branche de la richesse des nations. Il serait, en effet, inutile d'avoir d'abondantes récoltes, si l'on n'en obtenait tout de suite l'écoulement, et pour cela faire, il n'y a qu'un moyen : c'est de rapprocher les centres de consommation des centres de production par de nombreuses voies de communication soit par terre soit par eau.

Sous ce rapport, la Turquie a beaucoup à faire. Bien que la science soit très peu venue en aide à l'agriculture de ce pays, elle produit néanmoins d'abondantes récoltes de toute sorte; mais par suite du manque de chemins, le prix de toutes est pour ainsi dire doublé, ce qui est tout à la fois nuisible au producteur et au consommateur. Il est vrai que les états qui sont encore au début de leur rénovation, ne peuvent pas tout entreprendre en même temps. Cependant, il n'est pas d'objet plus important que l'œuvre qui a pour but le développement de la richesse territoriale, et nous sommes persuadés que le gouvernement impérial ne tardera pas à s'occuper des voies de communication au point de vue des intérêts agricoles. On interpréterait mal notre pensée, si l'on croyait que nous voulons dire que la S. Porte a négligé complètement l'agriculture. Les mesures qui ont été prises à différentes reprises, dans l'espace de trois ou quatre ans et dont nous avons eu plusieurs fois occasion de parler, témoignent de sa sollicitude pour le sort des cultivateurs. On sait qu'il existe un conseil d'agriculture, qui a dans ses attributions de rechercher les moyens d'améliorer la condition des classes agricoles, et c'est par suite des enquêtes qui ont été faites sous la direction du ministre compétent et d'après les avis de ce conseil, que des travaux de localité ont été entrepris, que des secours en argent, en semences et en instrumens oratoires ont été donnés, et que l'usure, cette lèpre des campagnes, a été restreinte.

N'oublions pas surtout de mentionner la création, à San-Stefano, d'une école d'agriculture, qui se trouve actuellement sous la direction de M. Agathon, un des bons élèves sortis de l'école de Grignon, en France. Toute origine est petite, et si nous comparions cette école à celles de l'Europe, nous trouverions sans doute une différence notable. L'essentiel, c'est d'abord qu'elle existe; puis elle acquerra les développemens nécessaires par les encouragemens du gouvernement et les soins de son directeur; elle a tout au plus trois années d'existence, et M. Agathon n'en a la direction que depuis quelques mois.

L'école d'agriculture de San-Stefano compte 46 élèves, dont moitié musulmans, et l'autre moitié appartenant aux populations des diverses nationalités de l'empire; ils sont divisés en deux classes. Dans l'une on y apprend la langue turque, et dans l'autre la langue française.

Voici quel est le programme des études :

1° L'agriculture pratique et théorique;
2° La botanique;
3° L'art vétérinaire;
4° L'amélioration des bêtes à laine et particulièrement des moutons mérinos;
5° L'arithmétique;
6° La géométrie.

C'est sur ces matières que les élèves de l'école ont été examinés le 18 de ce mois, en présence d'un grand concours de monde. M. Caleja, professeur de chimie à l'école de médecine, et d'autres professeurs de cette école, étaient présens à ces examens, qui n'ont porté que sur les études du dernier trimestre de l'année. Tous les élèves interrogés ont répondu d'une manière satisfaisante et de nature à donner la meilleure opinion de leur application et du zèle et de l'intelligence de M. Agathon, directeur et professeur d'Agriculture générale et de l'art vétérinaire; de M. Carenza, professeur de mathématiques; de M. K. Istimaradjan, professeur de botanique et des pratiques agricoles.

Nous devons dire en terminant qu'indépendamment des résultats obtenus à l'école, il en est d'autres que nous devons signaler. Les procédés agricoles qui y sont employés, ont déjà été mis en pratique par les cultivateurs des environs, qui ont obtenu cette année de magnifiques récoltes : le coton surtout est d'une rare beauté. Encore quelques années, et les travaux de l'école qui iront toujours en s'étendant, grâce à la puissante protection de S. M. I. le Sultan et de son gouvernement, la science théorique et pratique agricole aura remplacé la routine dans les campagnes qui sont à l'entour de Constantinople.

Qui sait si, l'an prochain, le Souverain de l'empire, qui aime tant à encourager tous les établissemens qui doivent contribuer au bien-être du pays, n'assistera pas aux examens agricoles pour mieux stimuler l'ardeur des professeurs et des élèves !

Depuis quelque temps, il arrive à Constantinople, des différentes parties de l'Italie, un grand nombre de personnes compromises dans les événemens politiques, et dont la conduite a dû nécessairement éveiller l'attention de la S. Porte. Malgré l'esprit hospitalier du gouvernement impérial et sa tolérance bien connue, la S. Porte néanmoins croit devoir prendre, en ces circonstances, des mesures qui rendent impérieuses la tranquillité et la sécurité de l'intérieur. Par ce motif, elle a jugé qu'elle ne devait pas permettre que ces personnes puissent séjourner à Constantinople, et elle vient d'ordonner à ses consuls de ne plus viser à l'avenir un trop grand nombre de passeports pour l'empire ottoman en ce qui concerne les personnes de cette catégorie, et de publier par tous les moyens possibles que les réfugiés qui chercheront un asile en Turquie, ne seront pas autorisés à résider dans la capitale, et qu'ils seront internés dans les provinces.

Les nouvelles de Vienne arrivées vendredi matin, par la poste autrichienne, vont jusqu'au 17 juillet; d'après ces nouvelles, les troupes sous les ordres du baron Haynau auraient remporté, le 11 juillet, une nouvelle victoire sur les Hongrois, devant Comorn. Comme dans la bataille du 2 du même mois, c'était une sortie que les insurgés tentaient de leur camp retranché, et le 11 comme le 2 ils auraient été repoussés sur tous les points avec une perte considérable.

Le même jour (11 juillet) un détachement d'Uhlans appartenant au corps d'armée autrichienne du général Ramberg a occupé sans coup ferir la ville et la forteresse de Bude. On apprit par les autorités municipales de Bude ainsi que par celles de Pesth, mandées auprès du major commandant ledit détachement, que cette dernière ville aussi avait été entièrement évacuée par l'ennemi. Le 12, deux brigades du corps d'armée du général Ramberg devait également faire leur entrée à Bude.

Nous lisons la lettre suivante dans le *Journal des Débats* du 13 de ce mois. Comme il y est question des provenances du Levant et de la quarantaine de Marseille, nous croyons devoir la reproduire, et nos lecteurs trouveront sans doute, comme nous, que la critique qu'elle renferme, n'est ni sans esprit ni tout à fait hors de propos.

« Paris, le 10 juillet.

« Rentré en France après un voyage de dix années, pendant lesquelles j'ai joui de cette large liberté que les gouvernemens de l'Orient accordent aux voyageurs, j'ai été péniblement affecté par le premier accueil de ma patrie. Cet accueil est une quarantaine de cinq jours à Marseille.

« Sans doute un gouvernement paternel doit veiller à la santé de tous les citoyens, mais encore faut-il que la raison préside aux réglemens d'hygiène publique. Le gouvernement de Louis-Philippe avait sagement envoyé en Orient, où ils sont encore, des médecins sanitaires français et payés par la France, afin de se bien renseigner sur la présence de la peste. Laissons aux hommes de l'art la question encore débattue de la contagion ou de la non-contagion, la France devait instituer des quarantaines sévères en cas de maladie; dans le cas contraire, on devait compter pour quarantaine le temps de la traversée, car les ventsfroids de la haute mer sont de meilleurs ventilateurs que toutes les fumigations pharmaceutiques. L'ordonnance d'avril 1847 avait consacré ces principes, mais le conseil de santé de Marseille, pareil à un Etat dans un Etat, jugea autrement, et refusant de reconnaître soit aux docteurs-médecins des paquebots, soit même aux médecins sanitaires, les connaissances suffisantes pour établir la libre pratique, il retient pendant cinq jours tout voyageur venant du Levant.

« Pour montrer l'absurdité de ce réglement, il suffit de rappeler que la quarantaine à Malte est de trois jours seulement, et qu'un voyageur *admis* peut, en passant par la frontière de Piémont, entrer à Marseille en libre pratique, tandis que son compagnon, parti d'Orient le même jour que lui, est officiellement soupçonné d'être pestiféré pendant quarante-huit heures après. Ce n'est pas encore tout : le voyageur *bien admis* gagnera l'Europe par Trieste et n'aura pas de quarantaine du tout dans cette ville, où l'on ne se porte pas moins moins plus mal qu'à Marseille.

« Pour pousser l'absurdité un peu plus loin, on a décidé que les effets des voyageurs devaient être ouverts, avés, dispersés, tournés et retournés sous les hangars administratifs, tandis que les marchandises, bien mieux closes, bien plus volumineuses et surtout plus dangereuses (si danger il y a), deviennent parfaitement saines et purifiées en restant cinq jours renfermées à bord de vale.

« M. le capitaine Mommelat, commandant du paquebot le *Caire*, avait si bien fait, avec tous ses

---

FEUILLETON.

RESTAURATION DE Ste-SOPHIE à Constantinople.

Il appartenait au gouvernement du Sultan Abdul-Medjid, à ce gouvernement qui a pris en main la cause du progrès et dont l'influence rénovatrice s'étend d'un bout à l'autre de l'Empire et va jusqu'au fond des provinces les plus reculées, échauffer et vivifier vers sa nouvelle vie et de régénération que l'ère nouvelle a partout jetées dans les champs de l'avenir, il appartenait à ce gouvernement à qui rien n'échappe et qui sait que les arts sont à une nation ce que la politesse du langage est aux mœurs d'une société, c'est-à-dire l'enveloppe brillante qui la recommande à l'attention des étrangers, l'appât qui les retient après les avoir attirés, d'entreprendre l'œuvre de la rénovation de Ste-Sophie et de la mener à bonne fin.

Ste-Sophie est le joyau de Constantinople; les Turcs ont des palais dont s'enorgueillit le Bosphore, des mosquées dont l'œil se fatigue à compter les minarets et-geant leurs flèches sur ses collines semées d'arbres verts et de toits rouges; ils ont le vieux Sérai, tout plein de souvenirs, la Tour du Bérakhtar qui domine deux continens, mais ils ont avant tout Ste-Sophie; c'est leur conquête bien aimée, d'autant plus aimée qu'ils la convoitaient depuis des siècles; c'est le palladium, la preuve la plus manifeste, la plus concluante de leur possession, consacrée depuis six siècles par la transformation de la basilique byzantine en mosquée ottomane. Aussi ne dirons-nous pas avec quelle inquiétude ils en ont vu commencer les premiers travaux de rédédification, avec quel amour ils en ont suivi les progrès, avec quel enthousiasme pieux ils en ont salué l'achèvement! Ste-Sophie mérite bien, du reste, cette préférence par l'antiquité de ses murailles et surtout par la grandeur et la magnificence de sa construction à laquelle un Empereur perdu qu'il surveille avec plus d'attention et d'intérêt qu'il n'en mit à la conquête de l'Afrique, aux Bélisaire et Narsès.

Sur l'emplacement actuel de Ste-Sophie, Constantin avait fait élever une église en bois, qu'il dédia à la *Sagesse éternelle verbe incréé*. Constance en agrandit la nef, ou pour mieux dire, la reconstruisit presque en entier; 74 ans après, sous le règne d'Arcadius, un incendie la détruisit de fond en comble. Théodore la fit reconstruire; mais au mois de janvier 532, dans une révolte occasionnée par les rivalités de l'Hippodrome, une troupe de mutins y mit le feu, et si bien qu'il n'en resta pas pierre sur pierre, plancher sur planche. Justinien était alors dans tout l'éclat de son règne; voulant y appuyer un cachet de grandeur qui le recommandât à tous les siècles, il résolut de réédifier la basilique avec une magnificence dont le passé ne devait fournir aucun exemple et qui pût rivaliser même la comparaison pour l'avenir avec de pareilles entreprises; mais les ressources de l'Etat n'étaient pas au niveau de sa vanité, et, pour subvenir aux dépenses qu'entraînait nécessairement une telle œuvre, il dut imposer de nouvelles taxes et ouérer son peuple. Enfin, par l'emploi de tels moyens, de pouvoir mener à bonne fin l'entreprise gigantesque dont il avait le plan, il fit donner des ordres à tous les gouverneurs de ses provinces, pour qu'ils eussent à rechercher les marbres les plus précieux, les colonnes les plus rares, et à les lui expédier dans le plus bref délai possible. L'Asie, la Grèce, les îles de l'Archipel envoyèrent les trésors de leur antiquité, les restes si grandioses encore de leurs temples, et se dépouillèrent des richesses de leur paganisme pour en doter le temple chrétien. L'envie de plaire aux princes, plus encore que la zèle religieux, aida à cet empressement général des villes et des particuliers, et les personnages les plus considérables de l'Etat se mirent en dépenses de marbres et de colonnes qu'ils tirèrent à grands frais des monumens les plus célèbres de leurs provinces; le temple de Diane à Ephèse fournit huit colonnes de porphyre, et le temple du Soleil, construit par l'empereur Aurélien, huit autres grandes colonnes en vert antique, qui ornent la grande nef.

Lorsque tous les matériaux furent prêts, les architectes Anthémius de Tralles et Isidore de Milet se mirent à l'œuvre et, après huit ans d'un travail continu, il sortit de leurs mains un monument immortel qui coûta à l'empire des sommes énormes et fit s'écrier l'empereur : « J'ai surpassé Salomon ! »

La position de Ste-Sophie est cependant moins favorable que ne le demanderait la grandeur de son ensemble; placée sur le revers de la première colline de Constantinople, enfouie au milieu des arbres et des fortifications de l'ancienne Acropole, écrasée par la masse des constructions que le temps y a ajoutées, elle ne produit pas, à la première vue, tout l'effet qu'on pourrait attendre d'une des plus vastes coupoles dont la sphère hardie ait étonné l'œil humain, et qui a depuis servi de modèle à toutes les constructions de ce genre.

Tout monument religieux reproduit, dans l'architecture byzantine, la forme oblongue de la croix grecque. Anthémius dut conserver dans son œuvre l'emploi de cette forme; mais, voulant appliquer à une construction carrée les coupoles hemsphériques dont la coupole devait correspondre au centre de l'édifice projeté, il fit de sa construction un carré aussi parfait que possible, établi sur deux-cent-cinquante-deux pieds de long et deux-cent-vingt-huit de large; ce qui lui permit de maintenir le cercle grec, sans nuire à la symétrie d'une coupole posant sur un carré.

Le dôme du temple, malgré la vigueur de sa courbe, fut, sous le règne même de Justinien, renversé par un tremblement de terre. L'architecte Isidore, neveu du premier Isidore, en l'exhaussant de vingt pieds et en lui donnant une forme ovale et non plus sphérique, lui acquit une solidité telle qu'il a pu nous parvenir presque dans toute l'intégrité de sa forme. Plusieurs tremblemens de terre postérieurs à sa reconstruction ébranlèrent la masse même de l'édifice et firent pencher des colonnes que les Empereurs suivans durent faire étayer. Sous Basile le Bulgarocton, le grand dôme s'abattit en partie et fut reconstruit sur le même modèle. Andronic le vieux employa une grande somme d'argent, fournie par la dévotion de sa femme, à faire réédifier la partie occidentale du dôme qui menaçait ruine et à la faire soutenir par l'érection de pyramides destinées à étayer les murs du temple. Enfin ce fut à la suite de toutes ces réparations, dues au zèle pieux des empereurs de Constantinople, que Ste-Sophie passa entre les mains des vainqueurs de l'empire grec, et il était réservé au descendant du conquérant Ottoman de relever la splendeur de ce temple célèbre et de lui rendre sa magnificence première, entreprise que les préoccupations des règnes précédens, que le manque surtout d'hommes habiles et dignes d'être chargés d'une pareille tâche firent négliger jusqu'à ces dernières années.

Lorsqu'il y a deux ans, il fut question dans le conseil du Sultan de réparer la mosquée que les tremblemens de terre avaient successivement affaissée et qu'avait surtout dégradée la main du fanatisme pour nous servir d'un mot fort en usage en Europe lorsqu'il s'agit des Turcs ; plus tolérans cependant que bien des peuples qui se piquent d'être à la tête du mouvement civilisateur, ce qui serait facile à prouver; on appela au sein même du conseil, (et à cette occasion n'oublions pas que seuls les deux hommes éminens de la réforme qui ont le plus caressé cette idée, le Grand-Vézir Réchid pacha et le ministre des affaires étrangères, A'ali pacha), on appela les architectes du Sultan et MM. Fossati frères que divers travaux et la construction du palais de Russie à Constantinople recommandaient à l'attention du gouvernement. Les plans des premiers ne parurent pas à la hauteur des vues du Sultan et MM. Fossati remplirent seuls, par la manière dont ils comprenaient ces réparations et dont ils développèrent leurs idées, les désirs du gouvernement, qui se hâta de leur confier la direction des travaux projetés. C'était, pour ainsi dire, un héritage de famille ; car l'aïeul de MM. Fossati, architectes de père en fils, avait écrit sur la fameuse mosquée un ouvrage estimé des artistes. Le gouvernement n'épargna aucune dépense, ne fit aucuns restrictions et MM. Fossati seuls, par une délicatesse rare, se crurent tenus de ne point abuser de cette facilité prodigue du Sultan et d'y répondre par une sage économie.

Il s'agissait, disions-nous, d'élever à l'affaissement total qui menaçait Ste-Sophie et qui, retardé quelque temps encore, rendait impossibles les travaux de réparation. Trouvant un exemple de ce qu'ils avaient à faire dans le siècle dernier, lors des réparations de Ste-Pierre à Rome, les architectes entourèrent la coupole à sa base par deux cercles de fer en guise de chaînes; cette opération hardiment conçue et exécutée avec bonheur, offrait l'avantage de mettre en relief toute la beauté du dôme et de le dégager des quatre arcs hautains lourds et inutiles, qui l'encombraient et qui jusqu'alors par leur mauvais style avec l'élégance générale de l'édifice. Cette première opération terminée, ils s'occupèrent de faire vider les quatre contre-forts existant à l'extérieur en guise de tours, qu'aux réparations précédentes, on avait laissé remplir de décombres, afin sans doute de ne pas percer le temple à transporter plus loin des matériaux hors de service. Ces contreforts pesaient fortement sur les quatre grands piliers qui soutenaient déjà le poids de la coupole et les affaiblissaient sous une charge écrasante. Ces travaux achevés avec l'activité que MM. Fossati avaient dès le commencement imprimée à la direction de cette œuvre, ils consacrèrent leurs soins au redressement dans les absides des galeries supérieures (gynécée) de douze colonnes dont l'inclinaison fortement marquée menaçait de la chûte la plus prochaine. Cette opération, hérissée de difficultés et d'une hardiesse pleine de dangers, obtint une entière réussite et mérita aux architectes de la mosquée l'approbation des connaisseurs et des artistes.

Lorsque tous ces travaux d'extérieur furent entièrement terminés, les architectes passèrent à la partie intérieure de la mosquée qui certes n'était pas la moins endommagée. Les mosaïques si variées, les couleurs si vives et si pures, les peintures si originales qui ornaient les murs du vieux temple avec une profusion singulière, tout avait disparu, tout était tombé en poussière, ou s'était ecaillé par suite de la négligence apportée à l'entretien de la mosquée, ou était enfoui sous les couches successives de crépi dont un zèle de propreté trop peu éclairé avait fait blanchir les murailles; les dorures, les colonnes de marbre si bien vaincues et si éclatantes, les lustres, les candélabres, rien n'existait plus; chaque siècle avait emporté sa dépouille, et de tout ce lute qui faisait de Ste-Sophie un chef-d'œuvre sans égal, il ne restait plus, pour ainsi dire, que quatre murs nus et froids, qui, malgré la recherche de ces merveilles dont l'absence plongeait dans cette rêverie douloureuse que l'on éprouve à la vue de la nudité, de la misère, de la solitude de ces édifices autrefois si brillans, si riches, si peuplés.

Les architectes procédèrent au redressement de toutes les incrustations en marbre dont les murs étaient revêtus depuis le pavé jusqu'au grand entablement. Ces marbres étaient tombés à la longue dans un tel état de saleté et de ruines, qu'il restait peu d'espoir de leur rendre même une partie de leur ancien éclat. Mais depuis avoir rempli toutes les crevasses, après avoir rétabli sur la même ligne les morceaux sortis de la place qui leur était assignée dans l'ordre présumé du dessin, en combinant les vides par d'autres marbres tirés du pavé de la nef, et, lorsqu'il n'était pas possible de retrouver des plaques de vert antique, de porphyre, de cipolin, d'albatre oriental, analogues aux marbres des mosaïques, en imitant avec la plus parfaite exactitude les marbres qu'il fallait remplacer et dont on disposait les institutions dans les anciens compartimens indiqués dans l'ordre de leur classification et en respectant les couleurs,